

Comptes rendus

Charles Jolsten : *Contes folkloriques des Htes-Alpes (Haute vallée du Queyras)*. Introduction de Paul Delarue. Paris, Ed. Erasmé, 1955, 105 p., documents photographiques (Coll. *Folklore des Alpes*, n° 2).

Sous ce titre, M. Ch. J., membre de la Société d'Ethnographie française et directeur du Centre alpin de Recherche et d'Information folkloriques, nous donne huit contes. Ils ont été recueillis dans le Haut-Queyras, à Abriès, 1.583 m., non loin donc de la frontière franco-italienne, et à la charnière de deux pays, qui sont des *piémonts*, au contact de deux langues et de deux parlars. Comme informateurs, un très petit nombre d'indigènes ou d'émigrés piémontais, de vieilles gens pour la plupart.

Ces contes sont : Le Pape, La Jeune Fille et le Prince, Le Roi-Cochon, Jean de l'Ours, Joli Cœur, Tic-et-Touc-et-daille, Le petit Renard, La Fille du Roi qui ne voulait pas rire. Un bouquet de récits qu'il y avait grand mérite à se hâter de recueillir, encore vivants dans quelques mémoires, au fond de cette haute vallée, plus conservatrice que les moyennes et basses vallées alpines, où « la tradition orale... est en pleine désagrégation ».

Un souci louable de science, de sérieux, d'authenticité, a présidé à la collecte et à la présentation de ces contes. Ils ont été notés tels qu'ils ont été dits, *en français*, avec çà et là quelques mots et tours dialectaux, sans mise en œuvre littéraire et artistique. Ce qui nous change de bien des recueils de contes, de Provence ou d'ailleurs, d'origine « alimentaire », qu'un propos d'écriture distinguée et le recours à l'imagination lettrée rendent inutilisables pour le folkloriste.

La langue de ces contes est donc caractérisée par le vocabulaire, les expressions, les déformations, la syntaxe populaire. Simple et directe, en deçà de toute intellectualisation, dépourvue aussi de sentimentalité, elle est de tournure ancienne ou plutôt sans âge, et peu localisée, de partout et de nulle part. Le style et l'accent de ces contes sont inimitables et le lecteur averti les authentifie aussitôt. La conservation sans retouche ni adjonction de cette langue populaire est la condition nécessaire pour que ne s'évapore point la poésie naïve et naturelle qu'ils contiennent.

Dans une savante et substantielle *Introduction*, p. 11-27, avec bibliographie des ouvrages fondamentaux cités et de multiples références, M. Paul Delarue, vice-président de la Société d'Ethnographie et spécialiste du conte populaire, s'est attaché avec bonheur à « discerner la part des influences italienne et française » dans la structure et les épisodes de ces contes et à donner aussi, « pour chaque récit, quelques indications, pour les replacer dans l'ensemble de la littérature orale indo-européenne à laquelle il appartient ».

M. Ch. J. a publié également : dans la revue *Folklore* (nos 743, 77, 81) des *Contes folkloriques de l'Ariège* ; deux recensions de *La Vie traditionnelle enfantine dans les Htes-Alpes* (Gap, Ribaud fres, 1954 et 1955) ; des *Contes et Chansons folkloriques des H.-A.* (Coll. *Folklore des Alpes*, n° 1, Gap Ri-

baud, 1956, 95 p.) ; une monographie, *Le Conte de Poucet dans les H.-A.*, et quelques autres études.

Apprécions cet effort scientifique poursuivi sans relâche, et sans concession au public féru de régionalisme, consacré à la recherche de ce qui subsiste encore, dans ces hauts pays, de la vie et de la culture traditionnelles naguère encore florissantes. Dans ces attachantes publications, nous pouvons respirer toujours « l'atmosphère d'un passé encore proche qui fuit à grandes foulées devant le flux envahisseur de la vie moderne ».

Pierre COLOTTE.

Le Goff (J.) : *Marchands et banquiers du moyen-âge*. Paris, 1956, 128 p. (Coll. *Que sais-je ?*).

En une mise au point fort intelligente et très bien informée, M. J. Le Goff présente les marchands et les banquiers du moyen-âge. Il s'agit uniquement, à vrai dire, des marchands de la chrétienté occidentale, des plus riches, et essentiellement de ceux qui ont vécu et agi à l'époque où les documents deviennent abondants et ont servi de matière à des études nombreuses, c'est-à-dire aux XIV^e et XV^e siècles. Ce qui limite nettement la portée de cette étude : rien, ou presque, sur les marchands du haut moyen-âge et de la renaissance commerciale des XI^e et XII^e siècles, rien ou presque sur les marchands français, puisque, dans les deux derniers siècles médiévaux, ceux-ci, de par la nouvelle disposition des courants commerciaux, sont éclipsés par les Italiens. Toutefois, ce petit livre fixe habilement l'état des problèmes et invite à de nouvelles recherches. On peut se demander si la classe des grands négociants a infléchi l'évolution de la civilisation médiévale, autant que M. Le Goff paraît le penser : je ne suis pas sûr, pour ma part, que les marchands aient souvent, aux XII^e et XIII^e siècles, aidé à l'affranchissement des paysans (p. 53) ; ou, lorsqu'ils l'ont fait, qu'ils aient été inspirés par les motifs que l'auteur indique, et l'on peut douter, par exemple, que la nouvelle division de la journée en parties égales qui a remplacé au XIV^e siècle les heures dont la durée variait selon les saisons, comme celle de l'insolation, ait été véritablement l'« heure des hommes d'affaires » (p. 105). L'attention portée surtout à l'Italie renaissante, et un bel enthousiasme pour le sujet, risquent de faire oublier que la civilisation du moyen-âge, jusqu'à la fin, n'a été marchande que très superficiellement. Mais le livre est à lire et sera de très grande utilité en particulier à tous ceux qui désormais s'intéresseront aux marchands de Provence.

G. DUBY.

Verlinden (Charles) : *L'esclavage dans l'Europe médiévale*. Tome I, *Péninsule ibérique*. Bruges, France, 1955, in 8^o, 930 p.

Il faut signaler à l'attention des historiens provençaux le très important ouvrage consacré par M. Verlinden à l'histoire de l'esclavage et dont le premier tome vient de paraître. Dans le compte rendu de ce livre que j'ai donné à la revue *Annales* j'ai formulé certaines critiques, regrettant en particulier que le passage de l'esclavage au servage ne soit présenté que de façon très superficielle, et que l'étude ne soit pas vraiment construite. Mais on y trouve la matière de fiches très précieuses. L'auteur a publié en effet (p. 883-902) 10 actes provençaux, (9 marseillais, 1 aixois) relatifs à l'esclavage. Il a rassemblé tous les renseignements dont nous disposons sur le commerce des esclaves à Marseille à l'époque mérovingienne (p. 670) et sur la servitude personnelle, très répandue à Marseille, à Arles, Aix, Taras-

con, Avignon, Nice du XIII^e au XV^e siècle (p. 386-388 et 748-833). On s'y rend compte de l'omniprésence de l'esclavage dans la Provence de ce temps, de l'importance d'un trafic dont les sources sont jusqu'au XIII^e siècle surtout espagnoles, et surtout levantines après le XIV^e siècle, avec pour principaux relais Gènes et la Crète. Mais l'ouvrage est précieux plus encore peut-être par les comparaisons qu'il permet avec le Languedoc, le Roussillon et surtout la Catalogne.

G. DUBY.

IV^e Centenaire de la naissance de Malherbe 1555-1628. Aix-en-Provence 10-12 juin 1955. Conférences et communications. — Aix et Gap, éditions Ophrys, 1956, in-8°, 142 p. (*Publications des Annales de la Faculté des Lettres*, nouv. série, n° 14).

La célébration de ce centenaire se concrétise heureusement sous la forme d'un véritable ouvrage, qui non seulement en gardera le souvenir, mais au surplus apporte aux études malherbiennes le complément d'un fructueux essai de synthèse. Il se divise en 2 parties, l'une consacrée au cas Malherbe en général et l'autre, qui plus spécialement retiendra notre attention, à l'étude des liens qui unissent si étroitement le poète normand à la Provence.

On peut très bien appliquer à la Provence le fameux *Enfin Malherbe vint*, non qu'il y soit venu pour réformer une littérature existante, mais en raison d'une coïncidence certaine entre ses longs séjours à Aix et l'épanouissement littéraire si tardif de cette ville. En effet Aix n'avait guère compté jusqu'alors dans les lettres ; et, si l'humanisme venait enfin d'y pénétrer sous l'impulsion de Peiresc, c'était plutôt dans les domaines spéciaux de l'érudition, de l'archéologie et des sciences exactes. Pour un tel milieu Malherbe tombait donc du ciel, et sa conjoncture avec le cercle des amis de Peiresc faisait bientôt de la petite cour aixoise d'Henri d'Angoulême le point de rencontre des beaux esprits de la province et comme une filiale lointaine de la cour de France.

Si, comme l'affirme avec force M. Auguste Brun, Malherbe n'a exercé aucune influence sur les provençalisans de cette époque personnifiés par leur chef Bellaud de la Bellaudière, par contre sa propre œuvre résonne profondément de son amour pour sa seconde patrie, la Provence. N'y passa-t-il pas vingt ans des meilleures années de sa vie, entre les deux longs séjours qu'il fit à Aix de 1577 à 1586 et de 1595 à 1605 ; et n'était-il pas entré bien vite dans la société provençale par son mariage avec Madeleine de Coriolis en 1581 ? Aussi Malherbe, conclut M. René Fromilhague, a-t-il reçu de la Provence une empreinte qui aide à expliquer un certain aspect héroïque de son lyrisme, un certain goût des images excessives, pour tout dire, son baroque.

Une place importante dans ce recueil a été faite à juste titre à deux poètes provençaux de langue française, le marseillais Jean de La Cépède (1548-1623), un contemporain de Malherbe et leur puîné, l'avignonnais Pierre de Deimier, né vers 1580, qui disparut de la scène littéraire dès 1615. De l'admiration de Malherbe pour son ami La Cépède témoigne le sonnet qu'il lui a dédié en tête du premier recueil des *Théorèmes* paru en 1613 : *J'estime La Cépède et l'honneur et l'admire*. Il y a dans ce poème fait de longues méditations sur l'Evangile une véhémence éloquente, où la familiarité marseillaise se mélange curieusement à la recherche précieuse. M. Pierre Clarac s'est plu, avec infiniment de tact, à nous faire toucher du doigt les beautés de ces *Théorèmes* qui font de La Cépède un des grands poètes de la Contre-Réforme. Pour Deimier, évoqué par son historien M. Colotte, il était ici

bien à sa place, en raison de son poème de *L'Académie* (1610), qui en a fait le théoricien de l'école de Malherbe, mais disciple dissident, d'un rationalisme mitigé, ce qui le préparait à ouvrir les voies d'une zone d'équilibre, où le classicisme a pu réaliser ses chefs d'œuvre.

Le recueil du centenaire eut été incomplet, si l'on n'y avait joint un tableau d'Aix au temps de Malherbe, tracé de main de maître par un spécialiste de cette époque, M. Auguste Brun. Grâce à cet appoint nous pouvons conclure qu'outre son intérêt littéraire ce volume est, du point de vue de l'étude des mœurs et de la société, une contribution très importante à l'histoire de Provence du temps de la Ligue et sous le règne de Henri IV. Il fait grand honneur à la collection *Ophrys* qui, toute jeune venue, s'enrichit rapidement des excellents travaux de tout genre dus à l'activité des maîtres et des élèves de la Faculté des Lettres d'Aix, dans la meilleure tradition de la collection déjà si dense de ses *Annales*.

Joseph BILLIoud.

H. Rolland : *Monnaies des comtes de Provence XII^e-XV^e siècle. Histoire monétaire économique et corporative. Description raisonnée*. Paris, Picard et F. Bourgey, 1956, Gr. 8^o, 272 p., 6 pl., fig. dans le texte.

Monsieur Henri Rolland est bien connu du public par ses fouilles de St-Rémy et de St-Mitre ainsi que par ses études archéologiques. Il avait déjà publié divers travaux de numismatique intéressants, mais il vient de faire paraître un ouvrage capital sur les monnaies du comté de Provence. En fait, cette contribution très importante pour l'histoire des espèces provençales touche à de nombreux aspects du passé de la région. A la description précise des types s'ajoute en effet, l'étude de l'administration monétaire, de la corporation des monnayeurs et des circonstances dans lesquelles ont eu lieu les émissions. A chaque page surgissent mille aspects politiques ou économiques intéressants ; le texte a été rédigé de la façon la plus largement attentive aux fluctuations de l'histoire. La bibliographie du sujet est exhaustive et on se rend compte aisément du vide que comble ce travail. L'auteur a vu un très grand nombre de sources historiques manuscrites ; il ne saurait évidemment avoir tout vu. D'agréables surprises viendront sans doute des dépouillements ultérieurs à faire dans les immenses fonds des notaires méridionaux. Il a eu du moins en mains la totalité des textes existant sur la politique monétaire des comtes proprement dite.

En ce qui concerne les sources métalliques et la figuration des espèces disparues, mais connues à un moment quelconque, son information est aussi soignée qu'on peut l'imaginer. Poids, références aux grands recueils, exactes descriptions, indications des ventes et des dernières collections où on a pu les rencontrer, c'est là le résultat des recherches d'un érudit qui s'est tenu au courant, à tout instant de la très fugace actualité numismatique : 124 pièces ont pu être moulées, avers et revers, et reproduites en de belles phototypies ; 133 dessins à la plume excellents représentent des pièces aujourd'hui perdues, ou qui font l'objet de remarques spéciales. Il est rare de rencontrer, en notre époque si dure à l'édition érudite, un ouvrage aussi bien illustré. La même impression favorable s'étend à tout l'ouvrage, bien présenté en une typographie heureuse, sur 270 pages, grand-in-8^o. Les recherches sont facilitées par un index précieux et une concordance judicieuse avec les recueils vieillissés, mais encore utiles de Poey d'Avant et Caron.

Du XII^e siècle à 1481, c'est bien la monnaie du comté qui est étudiée, à l'exclusion des ateliers municipaux, épiscopaux, dont l'existence est rappelée toutes les fois qu'il est nécessaire. La première et véritable organisa-

tion monétaire est celle des Angevins ; le Sénéchal puis la Cour des Comptes la tiennent bien en mains, non sans interventions des princes. Avignon, puis St-Rémy, Tarascon et Aix subsisteront jusqu'au rattachement à la France, en tant qu'ateliers organisés, alors que Forcalquier, Nice et Marseille s'effaceront. Les monnayeurs dont l'habileté technique et le sens artistique iront croissant au cours des XIV^e et XV^e siècles sont une corporation originale assez particulariste et très soucieuse de ses privilèges. Les Provençaux occupent une place importante dans la fédération d'ateliers rhodaniens, connue sous le nom de *Serment d'Empire*.

Dans son étude des espèces, monsieur Rolland ne se borne pas au très bon catalogue illustré dont nous avons parlé. Il nous fournit tous les noms variés sous lesquels sont connues les espèces qui forment la monnaie réelle. Il précise la valeur et les divisions de la monnaie de compte. Les vocables sous lesquels circulent les monnaies réelles sont d'ailleurs loin d'être tous provençaux et révèlent l'influence des ateliers de la papauté, de villes italiennes et de la France du Nord. L'étude des poids, fort délicate, a de quoi satisfaire en l'état particulièrement confus des travaux de métrologie antérieurs. Le bref et suggestif tableau des *pièdes de monnaie* provençaux (p. 86) est particulièrement évocateur : la dévaluation de monnaies provençales des XIV^e et XV^e siècles est donc continue. On ne constate même pas ces paliers, ces à-coups, que sont les tentatives de redressement de la monnaie royale française. Le pays s'épuise financièrement pendant les 150 années qui précèdent le rattachement à la Couronne d'une façon remarquablement continue.

L'influence des monnaies aragonaises, languedociennes est sensible. Avec les comtes du sang de St-Louis, le tournois et le mansois sont copiés. Puis c'est une suite d'imitations italiennes et de recherches originales avec des périodes d'imitations françaises. L'épigraphie ne comporte que peu d'archaïsmes, les légendes sont de plus en plus variées. Notons celle de René : *Renatus ex liliis, Sicilie coronatus*.

Les 95 pages sur l'histoire de la monnaie proprement dite ont un intérêt majeur : elles s'efforcent d'établir un lien d'exacte correspondance entre les espèces pesées, identifiées, figurant dans les collections et les espèces décrites dans les ordonnances : les recherches de Monsieur Rolland ont permis de retrouver bon nombre d'émissions certaines, matérialisées par des pièces.

Jusqu'à Charles Ier d'Anjou, on constate la prédominance des monnaies d'argent à cours estimé venues du Nord (viennois notamment) de l'Ouest (raymondins, melgoriens), sans compter les frappes épiscopales de la vallée du Rhône ; d'autre part le royal coronat de Raymond Bérenger V est en faveur jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Son règne fécond avait apporté, même dans le domaine financier, une réelle amélioration. Avec les Angevins il y a restauration du coronat par le provençal nouveau, puis par le coronat nouveau avec une suite de copies des types tournois. Depuis 1229 l'influence du Roi de France établi à Beaucaire se constate aisément. Mais la monnaie mauvaise ou médiocre va alors chasser la bonne sans relâche. Chaque tentative de redressement, de renforcement de l'aloi, verra émigrer le numéraire amélioré. Il en est ainsi notamment pour le réforciat de 1302. Le règne de Robert est le début de l'ère du gillat, ou carlin, pièce forte napolitaine de 12 deniers reforciat et une obole. A nouveau reviennent le désordre et la multiplication des variétés : 18 pour le règne de Robert, 38 pour celui de Jeanne sont connues.

La beauté des coins, la solennité des devises cache mal la médiocrité de l'aloï.

Fait remarquable : la Provence comtale ne frappe l'or qu'en 1365. Encore son florin de petit poids est-il vite décrié, Louis I a un atelier à Avignon dans les terres papales. Louis II imite l'or français et spécialement l'écu de Charles VI. Il essaie en 1430 d'uniformiser les types, de rationaliser les fabrications. Malgré son goût pour les belles pièces, le Roi René n'enraye pas la chute et son magdalon à l'effigie de la pêcheresse de la Sainte-Baume est dédaigné même en Dauphiné ! Voilà donc de quoi satisfaire bien des curiosités nouvelles ! Reste l'important problème de la circulation. Il faudrait une nombreuse équipe de chercheurs entraînés pour relever dans tous les textes possibles du XIII^e au XV^e siècles les mentions monétaires et les équivalences concernant non seulement la monnaie provençale, mais celles avec qui elle fut en rapport. C'est dire que cette enquête devrait dépasser nos frontières et remonter loin au Nord. Ainsi pourraient se tracer les courbes, se dresser les tableaux indispensables pour tâter le pouls de la Provence commerciale entre 1250 et 1481. L'auteur ne pouvait évidemment entreprendre cet immense travail. Peut-être sera-t-il possible de l'envisager un jour. En tout cas, son livre fait penser opportunément à cette immense enquête qu'il annonce et qu'il facilitera.

Ainsi apparaît la monnaie de Provence sous la plume avertie de Monsieur H. Rolland. La Provence malgré ses ports ne semble guère avoir été riche. L'Etat Provençal ne fut pas non plus très prospère. La partie la plus saine de sa vie monétaire semble se situer de la fin du XII^e au milieu du XIII^e siècle. Il y aurait lieu d'approfondir ces questions en tenant compte, du développement de Marseille, de celui d'Avignon, d'un relevé aussi précis que possible des fortunes individuelles ou collectives. Il est à peine besoin de souligner encore l'intérêt d'études comparatives entre les monnaies de ce recueil et celles d'Italie, de France septentrionale, ou même d'Orient.

Les services que rendront cet ouvrage seront nombreux, variés, de qualité.

Habitué à découvrir dans le sol édifices et inscriptions, à dégager remparts et statues, l'auteur a su avec un égal bonheur interroger les minuscules témoins métalliques de la gloire passée des dynasties provençales, signes non moins fidèles de leurs embarras financiers et de leur politique hasardeuse.

André VILLARD.

Bibliographie annuelle de l'Histoire de France du cinquième siècle à 1939. Année 1955. Paris, Editions du C. N. R. S., 1956, 1 vol. in-8°, 303 p. (*Comité français des sciences historiques*).

Voici enfin la bibliographie annuelle attendue depuis si longtemps, de quoi réjouir pleinement les historiens dont les travaux d'approche vont être bien facilités. Faisant suite au *Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France*, publié par Caron de 1898 à 1920 et, le reprenant avec plus de recul, le *Répertoire bibliographique de l'Histoire de France* du même auteur s'arrêtait, avec son tome VII, à l'année 1931. Depuis cette date nous devons vivre sur *l'International bibliography of historical sciences*, œuvre qui, de par son ampleur, ne saurait être exhaustive sur le plan national, et dont le dernier volume paru concerne l'année 1951, soit un retard de 4 ans. Désormais la relève est assurée grâce aux sages mesures prises par le Comité français des sciences historiques, et nous aurons chaque année, pour l'Histoire de France, une bibliographie courante à jour, recensant non seulement les ouvrages publiés sous le millésime pré-

cèdent, mais aussi et surtout les articles parus dans les revues françaises et étrangères.

Dans le temps l'entreprise a jeté du lest, en excluant la préhistoire et l'histoire de la Gaule pré-romaine et romaine. Pour ces disciplines il existe en effet des instruments bibliographiques spécialisés et tenus à jour avec lesquels il eût été inutile de faire double emploi. L'on s'est donc contenté de demander à M. André Aymard professeur à la Faculté des Lettres de Paris, de donner en préface du présent volume un bulletin d'orientation où sont présentées les principales études parues sur la Gaule dans les dix dernières années (1945-1955).

Dans un recensement de cette importance et qui, en raison même de sa masse, ne saurait être une bibliographie critique, il y avait un double écueil à éviter, l'un quant au rassemblement, l'autre quant au choix des périodiques. Comment être exhaustif sans empiéter sur les disciplines voisines ; et, la matière historique une fois définie, comment la sélectionner ?

Sur le premier point le Comité s'en est tenu aux règles de Caron et des frontières assez nettes ont pu ainsi être tracées avec l'Histoire littéraire, l'Histoire de l'art l'Histoire des sciences, admises ici non pour leur objet propre mais dans la mesure seulement où elles touchent à l'histoire politique, l'histoire religieuse, l'histoire économique et sociale. Sur le second point, par désir d'être exhaustif, on s'est laissé entraîner à recenser des articles de seconde main tirés de *digests*, comme *Historia*, *Ecclesia*, *Miroir de l'histoire*, ou de périodiques mensuels illustrés de haute tenue, comme *France-Illustration*, *Plaisirs de France*, *Réalités*, *Connaissance des arts*, la belle revue des antiquaires, a été admise ; et par contre le double respect du criterium de format et du criterium de périodicité a fait exclure une feuille comme *Combat-Art*, où ont paru des articles d'érudition qui se classaient cependant dans le programme.

Pour les revues locales la rédaction, sans doute entraînée par ses correspondants régionaux, paraît avoir fait aussi bonne mesure aux articles de seconde main : y avait-il vraiment intérêt à alourdir ainsi la bibliographie, au risque parfois d'égarer les chercheurs ? A descendre jusqu'à l'infiniment petit, ne risque-t-on pas d'autre part d'accumuler les oublis : c'est ainsi que, parmi les nombreux bulletins d'associations ou d'amicales cités dans la liste, ne figure pas celui de l'Association des bibliothécaires français qui, mieux que maint autre, eut mérité d'être dépouillé.

Mais n'insistons pas sur des vétilles en face de la somme admirable que représente cette bibliographie et pour laquelle Mademoiselle Colette Albert, agrégée d'histoire et de géographie, la rédactrice, mérite les plus grands éloges. Son abondante moisson (4.890 articles, extraits d'un millier de périodiques) est répartie clairement, à la française, suivant un plan méthodique, simple et bien conçu que recourent d'excellents index par auteurs et par matières. Typographiquement tout parle clairement aux yeux du lecteur, tant par la composition en deux colonnes que par le mariage heureux des différentes familles de caractères. Les titres de périodiques sont abrégés de façon logique et raisonnable, sans excès dans les contractions, sans tomber dans cet obscur *lettrisme* trop souvent adopté de nos jours en matière de références.

La Fédération historique de Provence s'est fait un devoir de donner son appui au Comité français des sciences historiques, en prenant à sa charge le dépouillement des périodiques paraissant dans les cinq départements provençaux. De plus elle se propose de relier, sur le plan local, cette nouvelle bibliographie nationale 1955 à la bibliographie provençale parue dans

Provence historique et portant sur les années 1945 à 1950 ; une équipe de nos spécialistes est prête à assurer la soudure, en relevant les articles de revues concernant l'Histoire de Provence publiés au cours des 4 années 1951-52-53-54. Ainsi les deux bibliographies, la nationale et la locale, pourraient-elles ensuite suivre régulièrement leur cours, en s'appuyant l'une sur l'autre.

Joseph BILLILOUD.

Catalogue descriptif illustré des principaux ex-voto marins offerts à Notre-Dame de Bon Port du XVII^e siècle à nos jours. Antibes, Fantino, 1953, in-12, 30 pp., 4 ill. - Prix 210 Frs. (franco de port, non recommandé) par versement au CCP. 1260-95 Marseille à M. Garreau, 22, rue des Casemates, Antibes.

Monsieur R. Garreau, conservateur des collections de la colline de La Garoupe à Antibes a réalisé un excellent catalogue des ex-voto de Notre-Dame-de-Bon-Port. La collection victime de la guerre a été à peu près reconstituée numériquement et M. Garreau aidé par J. M. Brossard, ancien attaché naval et capitaine marin aujourd'hui décédé, s'est attaché bénévolement à la tâche ardue de nettoyer, réparer discrètement et identifier les tableaux : travail considérable dont le résultat est le présent catalogue qui comporte 61 numéros. Tous ces tableaux sont du XIX^e ou du début du XX^e siècle, excepté les numéros 22, 41 et 42 qui sont du XVIII^e et le numéro 23 : ex-voto des Barbaresques, qui serait de l'école génoise de la fin du XV^e siècle, mais restauré après 1600. Cet ex-voto présente le plus vieux portrait d'Antibes. Cette collection est d'un grand intérêt pour l'histoire de la marine ; tous les types de bateaux utilisés en Provence depuis trois siècles y sont représentés.

Il faut savoir gré à M. Garreau d'avoir réussi à assurer la remise en ordre de cette collection et l'impression de ce catalogue qui sera tout autant apprécié des visiteurs que des historiens de la marine.

Ed. BARATIER.

LE CENTRE DE DOCUMENTATION
DU CENTRE NATIONAL de la RECHERCHE SCIENTIFIQUE

publie mensuellement un **BULLETIN ANALYTIQUE** dans lequel sont signalés, par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques publiés dans le monde entier.

Cette revue bibliographique mensuelle, l'une des plus importantes du monde, puisqu'elle signale, chaque année, environ 100.000 articles et mémoires, est scindée en trois parties :

— la première, consacrée aux sciences physico-chimiques et aux techniques connexes ;

— la seconde, aux sciences biologiques, à l'agriculture et aux industries alimentaires ;

— la troisième, à la philosophie.

(Cette dernière partie paraît trimestriellement).

Des *Tirages à part* sont mis, en outre, à la disposition des spécialistes.

Le *Centre de Documentation du C. N. R. S.*, fournit également la reproduction photographique sur *Microfilm* ou sur *Papier* des articles signalés dans le *Bulletin analytique*, ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie.